

Daniel-François-Esprit Auber

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 29

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de valets ; mais en récompense on eut l'égalité de cœur ou du devoir ; l'égalité de trèfle ou de droits ; l'égalité de pique ou de rang ; l'égalité de carreau ou de couleurs, c'est-à-dire égalité des noirs et des blancs.

On comptait donc au piquet de cette manière : j'ai six cartes, quinte à la *liberté*, quatorze de *génies*, trois *lois*, etc. Et malheur à celui à qui la langue aurait tourné en jouant au piquet dans un lieu public et qui eût dit par un reste d'habitude : J'ai quatorze de *dames* ou quinte au *roi* ! il se fut trouvé là, à point nommé, un familier de quelque comité révolutionnaire, qui eût arrêté comme suspect le délinquant.

Ces cartes régénérées se vendaient chez les inventeurs, rue St-Nicaise, n° 11, lesquels ont tiré plus de profit de leur républicaine invention que Galilée de celle du télescope.

Le Pont suspendu.

A maintes reprises, j'avais entendu affirmer par des personnes parfaitement dignes de foi que les araignées manifestent pour l'eau une profonde antipathie, mais jamais je n'avais eu l'occasion de vérifier l'exactitude de cette assertion. Un jour, je résolus de tenter l'expérience.

A cet effet, je fixai verticalement dans la vase du lac, à un pied environ du rivage, une baguette dont l'extrémité dépassait de deux à trois pouces le niveau de l'eau. Je déposai ensuite délicatement une grosse araignée au bout de la baguette, et une planche jetée sur les cailloux du rivage devint mon poste d'observation.

L'araignée commence par étudier la position ; elle monte, descend, remonte le long de son perchoir ; cette reconnaissance terminée, elle s'arrête à la vue de l'eau et paraît réfléchir mûrement aux inconvénients d'un bain qui répugne fort à ses instincts.

Bientôt, l'inquiétude la gagnant, elle élève son abdomen à plusieurs reprises, change de place à chaque instant, se suspend aux aspérités de l'écorce, et finit par se livrer à une course furieuse, désordonnée. La voici qui tombe!... mais non, c'est une ruse ; un mince fil la retient ; l'élément liquide réclame en vain sa proie, car dès que notre poltronne a senti le contact de l'eau, elle s'enfuit à toutes jambes et se campe morne et pensive au sommet de son poteau de supplice.

Tout à coup, je la vois gesticuler de ses huit pattes velues ; on eut dit les ailes d'un moulin. Que veut-elle ? Approchons-nous. O surprise, toute la baguette est enlacée d'un réseau de soie ; un long fil s'en détache, flotte au vent et vient, tout visqueux encore, se coller à ma chaussure. La petite fileuse attire le cable à elle pour en éprouver la solidité ; satisfaite de cet examen préliminaire, elle se hasarde, audacieux acrobate, sur ce pont suspendu d'un nouveau genre... Hélas ! les savants calculs de notre ingénieur sont déjoués ; le frère cordage plie sous le faix et vers le milieu de la traversée, l'araignée effleure l'eau ; en un instant, elle se retrouve sur son bâton, raccourcit le fil, le consolide ; re-

prenant alors sa marche en toute sécurité, l'intelligente voyageuse arrive à bon port.

Inutile d'ajouter qu'elle put dès lors jouir en paix de cette liberté reconquise au prix de tant d'efforts et de sagacité.

W. DIACON.

Une lettre datée de Gawoods Hope, l'une des mines de diamant de l'Afrique méridionale, donne les détails suivants :

Nous venons de retirer de terre notre huitième diamant, dont la grosseur, la qualité et la forme dépassent tout ce que nous avons découvert jusqu'ici. Ce diamant a été déposé dans la banque du Standard, pour être expédié en Europe. On lui a donné le nom « d'étoile du Klan William et Victoria, » et il éclipse, par sa magnificence, la fameuse « étoile du Sud-Afrique. »

Son poids est de 92 carats, et il ne renferme aucune tache ; on l'évalue à une somme variant de 30,000 à 60,000 liv. st. Notre tente a été presque littéralement mise en pièces par les mineurs accourus pour admirer cette magnifique pierre. Heureusement pour nous, nous avons pu la déposer en lieu sûr, à Klipdroft.

Une nouvelle mine, d'une richesse extraordinaire, a été découverte sur les bords de la Vaal, dans le district de Boshoff. Dans l'espace de trois jours, nous avons recueilli des diamant du poids de 23 1/2, 14 1/2, 12, 37 1/2 et de 107 carats. Ce dernier est le plus gros de tous ceux qui ont été découverts jusqu'ici dans l'Afrique méridionale, et nous l'avons baptisé du nom de : « l'étoile de Diamondia. » Il est estimé 25,000 liv. st.

Enfin, le *Graaf Reinot Herald* publie l'extrait d'une lettre particulière, datée de Hopotown, le 9, annonçant la découverte, dans cette région diamantifère, de deux pierres du poids, l'une de 52, l'autre de 115 carats.

Daniel-François-Esprit Auber.

Auber vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans ! Il était né à Caen (Calvados) le 29 janvier 1782. C'était le maître français le plus populaire depuis Boieldieu : la mort d'Hérold, arrivée en 1833, l'avait placé à la tête des compositeurs d'opéra-comique.

Il a écrit plus de quarante opéras, tous remarquables par la distinction, sinon par la profondeur. Ses chefs-d'œuvre, à notre avis, sont : *la Muette de Portici*, *le Cheval de Bronze* et *les Diamants de la Couronne*. Disons cependant que *l'Ambassadrice* et *le Domino noir* sont généralement plus goûtés que *le Cheval* et *les Diamants* ; mais tout le monde est d'accord pour regarder *la Muette* comme son plus beau titre de gloire.

Presque tous les ouvrages d'Auber ont obtenu du succès. Aussi, au lieu de mentionner ici tous ceux qui lui auront procuré une juste renommée, aurons-nous plus vite fait (et la chose, d'ailleurs, sera plus piquante) de donner la liste de ceux qui, reçus froidement par le public, n'ont fait pour ainsi dire que

paraître et disparaître. Ce sont : *Séjour militaire* (1813), *le Testament et les Billets doux* (1819), *le Timide* (1825), *Vendôme en Espagne* (1825), *le Serment* (1832), *Actéon* (1834), *les Chaperons Blancs* (1836), *le Lac des Fées* (1839), *Zanetta* (1840), *le duc d'Olonne* (1842), *la Barcarolle* (1845), *l'Enfant prodigue* (1850), *Zerline ou la Corbeille d'Oranges* (1851), *Jenny Bell* (1855), *Manon Lescaut* (1856), *la Circassienne* (1861) et *la Fiancée du roi de Garbe* (1864).

Dans tous ces ouvrages, du reste, il y a de fort belles choses : et l'on exécute souvent dans les concerts les ouvertures des *Chaperons blancs* et de *Zanetta*, et les grands airs ornés du *Serment* et d'*Actéon*.

Rossini, si difficile en fait de musique contemporaine, Rossini, qui exérait Halévy et se taisait d'une manière si significative sur le compte de Meyerbeer, interrogé un jour par un amateur lui demandant à brûle-pourpoint quel était l'opéra français qu'il préférerait, répondit de suite et sans hésiter : la *Muette de Portici*. Les opéras d'Auber, chose remarquable, sont aussi populaires à Vienne et à Berlin qu'à Paris. L'Espagne les a pris aussi en grande estime et les joue fréquemment, trop souvent augmentés de morceaux castillans, dont ils pourraient parfaitement se passer.

Auber était membre de l'Institut depuis 1829, grand officier de la Légion-d'Honneur depuis 1861, et directeur du Conservatoire de musique depuis 1824.

Un professeur en voyage.

XII

Notre berlinoise éprouva un étonnement difficile à dépeindre. Toute la diplomatie, toute la finesse berlinoise, tout l'arsenal des moyens invincibles de remporter la victoire venaient d'être surpassés par la simple et irrésistible voix de la nature.

Enfin, Mme Rössler recouvra la parole :

— Que ce que Dieu a uni, l'homme ne le sépare point, dit-elle d'une voix solennelle.

A l'ouïe de cette formule de consentement, notre berlinoise se trouva aussi émue qu'embarrassée. Elle n'aurait pu ajouter un mot, elle avait bouche close. Heureusement que l'arrivée de son mari donna une autre tournure à la conversation et qu'elle put reprendre le sceptre de l'esprit et de l'élégance.

La soirée de ce jour, si plein de choses émouvantes, était fort avancée. Schwarzenberg et ses hôtes en étaient à converser sans gêne dans la chambre à manger. Notre jeune homme, malgré toute la joie de son cœur, était pensif, on pourrait presque dire triste; il regardait d'un air méditatif l'épouse du professeur.

— Selon la manière dont j'envisage l'affaire, lui dit celle-ci d'un ton sérieux, je pense que vous ferez bien de ne jamais souffler mot à Franciska des bruits qui ont couru sur son compte. Cette âme ingénue et douce n'en a aucun soupçon, et c'est un bonheur. Je sais que vous regardez comme indispensable que le docteur Grossé fasse des excuses pour les mensonges qu'il a débités. Gardez-vous bien de lui demander une réparation quelconque, elle ne profiterait à personne, et lui inspirerait des sentiments de haine et de vengeance qui pourraient nuire à Franciska. En épousant la jeune fille, vous montrez le cas que vous faites de tous ces tripots.

Laissez au temps et à vos amis le soin de faire le reste. L'épouse du docteur et moi sommes déjà allées initier Mme la juge Roth à cette grande affaire; elle se fera un devoir de réduire à néant tous les méchants propos que des malveil-

lants pourraient tenir sur Franciska. Nous pensons d'autant plus avoir réussi que madame la juge aime énormément à causer; c'est une véritable gazette.

L'événement justifia ces prévisions; à peine la nuit était-elle écoulée que, dans toute la ville, il n'était question que du mariage de Schwarzenberg. Tout le monde l'en félicita; mais l'apologie la plus sincère fut celle de la vieille Rosa, sa fidèle cuisinière.

— Ah! chère dame, dit-elle à Franciska, c'est le Seigneur qui a inspiré mon jeune maître quand il vous a choisie pour épouse. Je tremblais à l'idée de la fière Marie Grossé; celle-là eût été une mauvaise épouse, malgré toute sa fortune. La Jeanne, qui est en service chez Mme Herbig, s'est assez souvent plainte à moi de tout ce qu'elle a à endurer avec cette hautaine créature. Enfin, Dieu soit béni!

Quelques jours après ces événements, on vit, de grand matin, deux voitures se diriger, en sens contraire, vers la campagne. Dans l'une était une jeune et jolie dame, en proie à un profond dépit. Enfoncée dans les coussins de la voiture, le visage couvert d'un voile, elle écoutait d'un air boudeur les propos d'un jeune Monsieur qui l'accompagnait, et qui tantôt riait à moitié et tantôt parlait d'un air sérieux. Quelques servantes qui croisèrent la voiture, en saluant, se retournèrent pour la suivre des yeux.

— Dis-donc! c'est Mlle Grossé, qui, accompagnée de Monsieur son frère, débarrasse notre ville de sa présence. Le poisson qu'elle pensait tenir s'est échappé de son filet!

Trois personnes montèrent dans la seconde voiture qui se dirigea vers le petit domaine de la veuve Rössler. Les enfants vinrent la recevoir, en poussant des cris de joie, et lui lancèrent une pluie de fleurs. Il en sortit un jeune homme qui ne parut guère faire attention aux enfants, mais qui alla droit vers une jeune fille qui se pendit à son bras en riant de bonheur.

— Au revoir! crièrent les amis restés dans la voiture qui se remit en route.

— En septembre, pour la noce, répondit-on depuis le jardin, et alors chapeaux et mouchoirs de s'agiter jusqu'au contour de la route.

Le postillon se chargea du reste, et son cor fit retentir, dans l'air frais du matin, en signe d'adieu, la chanson populaire bien connue :

Quand je viendrai! quand je reviendrai
Ce sera pour faire une noce.

J. Z.,

d'après le texte de CLÉMENTINE D'HELM.

La plus belle fleur du monde.

La fleur peut-être la plus belle que l'on puisse voir en Europe se trouve en ce moment dans les serres de la Société royale d'horticulture de Londres. Au milieu d'une serre remplie d'une quantité énorme des plantes les plus rares, s'élève un rhododendron colossal; il a en effet 20 pieds de hauteur et sa couronne se compose d'innombrables bouquets de fleurs d'un rouge de feu sombre. Cette magnifique plante rappelle involontairement les descriptions qu'a faites le docteur Wallach des versants de la chaîne du Sud-Himalaya. D'après ses récits, sur ces pentes, de vastes surfaces sont entièrement couvertes d'arbustes en fleurs tous semblables à celui qui, dans une serre de Londres, peut par sa magnificence attirer à lui seul des milliers d'admirateurs.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.